

Roulés dans de grossières couvertures de laine, nous gisions, immobiles et silencieux, en cette nuit d'août, comme enivrés par l'âcre odeur de la forêt qui, par l'ouverture de la tente, ressemblait à un long serpent noir. En fait, nous étions fatigués et nous avions sommeil.

*Assis dans un compartiment étouffant du train de voyageurs n° 96, il fixait les vastes ténèbres de la nuit d'août. Mais il ne voyait rien. La vitre rectangulaire noircie par la fumée lui renvoyait seulement le reflet estompé de son visage, si marqué par l'épuisement qu'il lui semblait appartenir à quelqu'un d'autre. Il sourit à ce visage, mais sans aménité, comme s'il se fût déjà*

*moqué de lui-même, revenant au Monténégro après tant d'années tout en sachant bien qu'il n'y aurait personne pour se réjouir de le voir, ou tout simplement pour le reconnaître. S'il avait pu, de l'obscurité où tout avait sombré, faire resurgir quelque image de son enfance, un visage disparu ou une voix depuis longtemps oubliée, peut-être aurait-il mieux compris sa décision soudaine d'aller mourir au pays natal. Mais il ne pouvait rien se rappeler. Plus rien ne lui revenait à la mémoire.*

Pourtant, sans trop savoir pourquoi, nous tardions à nous endormir : nous n'étions ni troublés ni soucieux ; nous n'avions nulle angoisse, nulle incertitude. Au contraire, dans ce pays sauvage où nous venions chaque été passer quelques jours, nous ne tardions jamais à oublier nos soucis, nos obligations et la routine monotone d'une existence partagée entre la maison, le bureau et le café ; libérés en quelque sorte de nous-mêmes, nous nous abandonnions à une paix presque inexplicable. Et à présent, sans aucun doute, il ne pouvait en être autrement. Après un long voyage en chemin de fer et une marche de plusieurs heures sur un mauvais

terrain, nous avons enfin atteint le but ; seuls dans ce paysage désert, nous étions déjà submergés par une sorte de vague bleue et silencieuse, par une sensation de paix totale identifiant nos pensées et nos humeurs au point que chacun de nous aurait pu, à chaque instant, deviner les désirs et les intentions de l'autre. C'était peut-être pour cela que nous nous taisions.

*Il essaya d'ouvrir la fenêtre. Après plusieurs tentatives, il renonça et s'affala de nouveau sur la banquette chaude et crasseuse. Scrutant désespérément les ténèbres, il finit par distinguer des lumières qui palpi-taient dans le lointain, comme emportées et ramenées par un vent indécis. Ce spectacle, banal et insignifiant en toute autre circonstance, fit naître en lui le senti-ment confus que c'était en réalité le monde tout entier qui passait et s'enfuyait au loin. Chose étrange, cette pensée l'emplit de joie. Il eut même envie de discerner tout de suite, par-delà le cliquetis des roues, le silence qui viendrait après toute chose, quand tout s'achèverait et s'évanouirait comme si rien n'avait jamais existé. Immobile, sans la moindre pensée, il attendait que ce sentiment l'envahît et chassât la crampe sourde qui lui*

*crispait l'œsophage : il pourrait ensuite, caché au fond du couloir obscur ou même dans les toilettes, pleurer à son aise ; puis, vidé et purifié, comme quelqu'un qui a triomphé de son propre deuil ou s'est résigné à la mort, il pourrait mettre un masque de morne indifférence qui le protégerait de la curiosité des gens et surtout de leur perfide compassion. Cependant, plus il s'efforçait de précipiter son désespoir afin d'en accélérer l'issue, plus une force inconnue, venue de lui-même, s'y opposait avec une étrange obstination. Il respirait un âcre relent de sueur humaine, des odeurs mêlées de saucisson, d'ail et de pain de seigle, et au lieu du silence redoutable qu'il appelait il entendait la mastication satisfaite des autres voyageurs qui, de leurs voix impersonnelles et de leurs rires étouffés, l'invitaient avec de plus en plus d'insistance à se mêler à leurs propos languissants et dépourvus d'intérêt. À un certain moment, il eut même faim et en éprouva de la honte : peut-être se rendait-il compte que dans ces circonstances, cet instinct naturel prouvait de façon peu glorieuse qu'il repoussait inconsciemment toute tentative de regarder bien en face la terrible vérité. Tendait sa large main calleuse, son vis-à-vis lui offrit sans mot dire un morceau de pain et une fine rondelle de saucisson. Il le remercia d'un vague sourire et se mit à manger sans*

*trouver, tout d'abord, de goût aux aliments. Puis il eut comme une nausée et sortit du compartiment. Il alla au bout du couloir, ouvrit la fenêtre, cracha la nourriture déjà mastiquée et, la bouche grande ouverte, aspira le vent frais qui l'éclaboussait tour à tour de braises étincelantes et de poussière de charbon. Il était tout à fait incapable de mesurer le temps qu'il avait passé dans le train ou de prévoir l'heure de son arrivée dans les montagnes monténégrines. Il crut un instant que sa pensée s'était arrêtée. Peu après, il comprit que le train faisait halte dans une petite gare inconnue et il vit une forte paysanne, chargée de sacs multicolores, qui courait maladroitement le long du wagon. Quand elle passa au-dessous de lui, il perçut dans l'air une odeur de crème aigre et de fromage, mais, cette fois, il n'eut pas faim. Il ne sentait plus rien. Soudain, allongeant la main, il saisit la poignée de laiton, puis, lentement, sans réfléchir, il sortit dans les ténèbres.*

Jakov et moi, toujours silencieux, fixions une étoile qui filait, lente et indécise, comme un oiseau égaré. Elle tombait droit sur nous, et il nous semblait vaguement qu'à l'instant même où sa lumière

trompeuse viendrait s'éteindre dans nos yeux nous sombrerions dans le sommeil et dans l'oubli.

*Debout sur le ballast, jambes écartées, il vit ce fil lumineux qui coupa le ciel et, se déroband à ses regards, disparut dans la nuit. Tourné vers le lointain opaque, glacé et inaccessible, qui lui renvoyait pourtant comme un écho confiant dans le murmure assourdi des rails courant à ses pieds, il semblait inquiet, comme si cette étoile avait emporté avec elle je ne sais quoi d'important dont le souvenir même lui échappait, ou qu'il se fût repenti de quelque chose. Il ne savait ni où il était, ni où il irait, ni ce qu'il allait faire. Il savait seulement que jamais il ne reverrait ces petits villages monténégrins où il avait connu jadis le bonheur et la souffrance, car en cet instant il plongeait son regard en lui-même comme dans les profondeurs de la nuit et faisait, sans une larme, ses adieux au monde entier.*

Quand nous rouvrîmes les yeux, nous n'aurions su dire combien de temps nous avions dormi. Nous restâmes un moment silencieux, et dans le silence presque surnaturel de cette nuit d'août nous avions

l'impression d'être seuls au monde. Puis, d'un geste brusque, Jakov ouvrit la tente toute grande et inspira profondément. « À quoi penses-tu ? chuchotai-je. – À rien, dit-il, j'attends le lever du jour. » En fait, l'aube poignait déjà. Là-haut, le ciel ne cessait de se diluer, de s'amincir comme un fin tissu grisâtre.

*Au point du jour, il s'arrêta pour reprendre haleine. Il ne savait ni combien de temps il avait marché à travers champs dans les ténèbres ni où ses pas l'avaient conduit. En revanche, il était sûr d'avoir bien fait de descendre du train dans cette petite gare ; désespéré, parmi les rails, les tonneaux de goudron et les coffres de bois, il avait eu raison de céder au désir de s'enfuir dans la nuit, le plus loin possible des hommes et de tout ce qui aurait pu, ne fût-ce qu'un instant, le pousser à chercher aide ou consolation. Il voulait fuir au hasard, s'éloigner du monde jusqu'à ce qu'il fût certain d'en être tout à fait détaché. Mais il ne cédait ni à la haine ni à l'envie. Il voulait seulement s'épargner toutes les humiliations auxquelles il se serait autrement exposé, soit qu'il réclamât de la compassion, soit qu'il fût contraint d'en accepter. À mesure qu'il*

*s'enfonçait dans la nuit, poussé par le désir d'aller mourir, comme une bête à l'agonie, en quelque endroit silencieux et désert, il s'efforçait de s'habituer peu à peu à une pensée secrète qui, tout d'abord, lui avait fait peur et honte : ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de trouver le courage de se donner lui-même la mort. Il s'arrêta, fatigué, haletant dans l'aube naissante ; il distingua au loin la masse sombre d'une forêt et, plus loin encore, les cimes dentelées d'une montagne qui ressemblait fort à la Prekornica où, il y avait bien trente ans, par une nuit sinistre, il avait pour la première fois pensé à la mort comme à une délivrance. Bien sûr, il ne pouvait pas croire qu'un instinct mystérieux l'eût ramené dans les montagnes de son enfance ; mais il savait maintenant qu'il allait réaliser l'idée qui lui était venue il y avait déjà longtemps : se pendre à un arbre solitaire ou se précipiter dans un gouffre qui, ouvrant son vide ténébreux, l'attendait depuis toujours. Il n'en éprouvait ni peur ni désespoir. Il se sentait tranquille, en parfait accord avec lui-même ; il inspirait profondément l'air frais et écoutait les oiseaux invisibles qui chantaient, au-dessus de lui, dans les hauteurs du ciel.*

Assis dans l'herbe devant la tente, les jambes croisées, près d'un feu parfumé de branches de pin sèches, nous déjeunions d'œufs au lard. Nous mangions sans hâte, savourant chaque bouchée. Quand nous eûmes avalé le dernier morceau de pain trempé dans la graisse, nous essuyâmes nos mains à l'herbe humide et molle et nous levâmes pour inspecter les environs. Le paysage qui, sous nos yeux, se dégageait peu à peu de la brume matinale nous sembla avoir changé depuis l'été précédent. Au nord se déroulait le fil violet d'une forêt ; tout en bas, par-delà les ondulations bleutées d'un vallon, on apercevait les rives abruptes de la rivière. Nous faisons courir l'œil de la rivière à la forêt, tâchant de découvrir ce changement subtil qui, tout d'abord, nous avait empêchés de raccorder l'image de ce paysage simple et familier à l'autre image, gardée intacte par notre souvenir. Ces deux images avaient réellement quelque chose de différent. Apercevant enfin une silhouette humaine, nous comprîmes que c'était elle dont la présence avait troublé l'harmonie et la pureté familière de ce pays désert. Tache sombre et diffuse, l'homme semblait presque irréel. Il ressemblait vaguement à un énorme insecte. Il s'était arrêté non loin de

nous, et au balancement de ses épaules, avant même d'avoir eu le temps de nous demander d'où il sortait, nous sûmes qu'il venait d'interrompre sa marche ou son dessein mûrement réfléchis.

*Tout étonné de n'être plus seul, il ne pouvait détacher son regard de ces deux inconnus dont les visages gras-seux, surmontés de chapeaux décorés de trophées ridicules, lui rappelaient irrésistiblement les gens du train qu'il avait fuis et tous ceux qu'il souhaitait ne point rencontrer. Il baissa les yeux vers leurs pieds, cachés dans l'herbe jonchée de coquilles d'œuf, de feuilles de journaux froissées, de boîtes de conserve vides, d'une poêle noire de suie. À côté des fusils de chasse et des cannes à pêche, le petit transistor n'avait pas encore rompu le silence matinal, et l'homme avait l'impression d'entendre le rythme égal de leur respiration. Déjà il avait envie de s'approcher d'eux, de leur demander à manger, de les prier de lui indiquer le chemin du premier autobus ou du premier train. Ce sentiment, qui anéantissait sa ferme décision d'aller au-devant de la mort, était si impérieux qu'il était sûr d'y céder s'il ne se forçait pas tout de suite à tourner les talons et à prendre la fuite. Écartelé entre ce nouveau désir et la*

*conduite qu'il s'était tracée, il se sentait au bord des larmes. Pour surmonter sa soudaine faiblesse, il leva les yeux au ciel comme s'il priait et concentra toute son attention sur les oiseaux cendrés, tachetés de noir, qui passaient à chaque instant au-dessus de sa tête comme un jet de petits cailloux et s'évanouissaient en fumée dans le ciel rosâtre. Il semblait même prendre plaisir à ce spectacle. En fait, il rassemblait tout son courage pour rebrousser chemin.*

Tandis qu'il nous toisait d'un regard indéfinissable, ni Jakov ni moi ne fûmes capables de dire un mot ou de songer à ce qu'il y avait lieu de faire. Peut-être attendions-nous qu'il rompît le silence ou fit mine de s'approcher de nous, et donnât un air plus naturel à cette rencontre imprévue. Alors, contre toute attente, il fit volte-face et, secouant la tête comme un cheval bridé, il dévala la pente, foulant l'herbe haute à grands pas maladroits.

*Lorsqu'il se mit à courir, il reçut en plein dans les yeux l'éclat du soleil et, presque aveuglé, trébuchant dans l'herbe épaisse mouillée de rosée matinale, il pensa*

*que les deux hommes le suivaient sûrement du regard et se demandaient ce qui l'avait pris.*

Nous le regardions en silence et nous nous demandions ce qui avait bien pu lui faire transgresser cette coutume vieille comme le monde, qui exige que lorsque des hommes se rencontrent en un pareil désert ils passent au moins quelques instants ensemble. Mais cela ne nous troublait guère. Nous n'étions pas là pour voir des gens. Nous n'avions pour cet homme aucune sorte d'intérêt et, bien qu'il fût resté quelques instants tourné vers nous, nous avions déjà oublié jusqu'à la forme de son visage. Nous le regardions s'éloigner de son pas trébuchant, balançant gauchement ses longs bras, et il nous était si indifférent que nous l'aurions certainement oublié pour toujours si, à ce moment-là, nous avions détourné le regard.

*Il n'avait pas honte de fuir. L'avant-veille au soir, dans une clinique de Belgrade, épuisé d'insomnie et d'ennui, contrarié d'avoir dû rester là pour subir de nouveaux examens au sujet de ses maux d'estomac,*

*il était entré dans la salle de garde déserte et, par pur hasard, avait aperçu sur la table en désordre l'histoire de sa maladie : en trois mots latins laconiques, elle lui annonçait qu'il n'avait plus que quelques mois à vivre ; depuis, il fuyait sans savoir pourquoi. À vrai dire, il ne se rappelait pas ce qu'il avait éprouvé en faisant cette découverte. Peut-être n'avait-il rien ressenti du tout. Tout ce qu'il savait, c'est qu'en pantoufles, dans son pyjama imprégné d'une triste odeur de sueur et de médicaments, il était sorti en courant dans la nuit et avait regagné son appartement de la rue Birčanin, s'y était enfermé à clé et avait passé presque toute la journée du lendemain à essayer de chasser de ses yeux l'image de son corps se décomposant lentement dans les souffrances et la puanteur. Il s'était vaguement efforcé de pleurer pour au moins diluer dans les larmes cet affreux spectacle. Et puis il avait pensé à ses parents, morts depuis longtemps, à son enfance et à son pays natal, et ses yeux s'étaient aussitôt éclaircis, comme sous l'effet d'une lumière salutaire. C'est peut-être cela qui l'avait incité à partir tout de suite, par le premier train, à aller au Monténégro chercher paix et consolation. Or la nuit précédente, lors de son voyage à travers d'immenses ténèbres glacées, entouré de gens qui suaient, mangeaient et chantaient, il avait*

*soudain compris que dans la mort, qui était désormais son unique certitude, il devait être seul ; alors, rassemblant sa force et son courage, il avait fui ; et, tombant par hasard sur ces deux chasseurs, il venait de prendre conscience que s'il voulait régler en homme ses comptes avec le destin, il devait renoncer à tout ce qui liait encore son âme à l'existence. Maintenant, en dévalant cette pente herbeuse, c'est en réalité lui-même qu'il essayait de fuir ; il luttait à chaque pas contre la tentation de s'arrêter et de revenir vers ces deux inconnus : n'était-ce pas la providence qui les avait mis là pour rendre moins cruel ce jour terrible qui était sans doute le dernier de son existence ? Pour ne pas céder, il s'efforçait de ne penser qu'à l'arbre qui avait poussé pour lui, au gouffre qui l'attendait, là-bas, loin.*

Soudain, cédant à je ne sais quel mouvement irrésistible, nous nous lançâmes tous deux à sa poursuite. De façon tout à fait imprévue, et pourtant comme si nous nous fussions donné le mot. Nous voulions seulement lui expliquer qu'il était stupide de se sauver et que, s'il avait des ennuis, nous ne demandions qu'à l'aider. En somme, nous avions les meilleures intentions. Nous voulions lui

éviter d'être ridicule et pitoyable jusqu'au bout. Bien entendu, nous voulions aussi en avoir le cœur net et nous débarrasser du sentiment désagréable de l'avoir, même involontairement, amené à cette conduite déplacée.

*Quand il se retourna, tout à fait par hasard et sans le moindre pressentiment, il aperçut les deux hommes qui couraient derrière lui. Il pensa que ses yeux, irrités par la lumière trop violente, le trompaient et faisaient de deux ombres mobiles des silhouettes humaines. Il se retourna de nouveau pour se débarrasser de cette pénible impression. Et il courut en regardant en arrière, jusqu'à ce qu'il fût bien convaincu que les deux hommes le suivaient en effet à une certaine distance.*

Nous n'osions pas lui crier de s'arrêter et d'être raisonnable, car nous savions que nos cris ne feraient qu'augmenter sa frayeur : avec l'inconséquence dont il venait de faire preuve, il aurait pu s'imaginer que nous le menacions ou que nous essayions de lui tendre un piège. Aussi le poursuivions-nous en silence, nous efforçant de réduire la